



SCHOLAE ADRIANI DE BUCK
MEMORIAE DICATAE

• 4

L'HUMOUR DANS LA LITTÉRATURE
ET DANS L'ART
DE L'ANCIENNE ÉGYPTE

par

B. VAN DE WALLE



NEDERLANDS INSTITUUT VOOR HET NABIJE OOSTEN

LEIDEN

1969

SCHOLAE ADRIANI DE BUCK MEMORIAE DICATAE

Editae ab

A. A. KAMPMAN et A. KLASSENS

IV

L'HUMOUR DANS LA LITTÉRATURE
ET DANS L'ART
DE L'ANCIENNE ÉGYPTE

L'HUMOUR DANS LA LITTÉRATURE ET DANS L'ART DE L'ANCIENNE ÉGYPTÉ

PAR

B. VAN DE WALLE

Professeur à l'Université de Liège



LEIDEN

NEDERLANDS INSTITUUT VOOR HET NABIJE OOSTEN

1969

Copyright 1969 by
Nederlands Instituut voor het Nabije Oosten
Noordeindsplein 4-6, Leiden

*All rights reserved, including the right to translate or
to reproduce this book or parts thereof in any form*

PRINTED IN THE NETHERLANDS

TABLE DE MATIÈRES

INTRODUCTION	I
I. PROCÉDÉS LITTÉRAIRES À EFFET COMIQUE	3
Réflexions plaisantes	5
Proverbes	8
II. ŒUVRES LITTÉRAIRES PRÉSENTANT UN CÔTÉ HUMORISTIQUE	11
Les enseignements	11
Les contes humoristiques	13
III. LES CARICATURES ET LES HISTOIRES D'ANIMAUX	16
Les histoires d'animaux	17
La parodie	18
Le thème du monde renversé	19
Les fables	19
CONCLUSION	21

INTRODUCTION

Dans le tableau que les Egyptiens ont tracé de l'homme idéal, les traits dominants sont la modération, la retenue, la maîtrise de soi, mis en opposition avec la démesure, l'excitation et la colère, qui sont le propre de l'Insensé. L'homme sage et pondéré est désigné comme le « Silencieux », tandis que l'homme dérégulé et mal élevé est qualifié de « Bouillant »¹⁾.

Cet idéal humain, prôné par les moralistes de toutes les époques, trouve son expression dans les figurations que les Egyptiens nous ont laissées des personnages de qualité. Dans les statues aussi bien que dans les bas-reliefs, les fonctionnaires, les prêtres et les dignitaires de tout grade ne se départissent pour ainsi dire jamais de certaines attitudes dignes et protocolaires (nous dirions „hiératiques”), et les traits de leurs visages expriment toujours une gravité imperturbable, que vient à peine tempérer, dans les œuvres les plus délicates, un imperceptible sourire plein de distinction. Il en va de même dans la littérature: d'une manière générale, les œuvres égyptiennes se maintiennent dans un mode plutôt grave, même lorsqu'elles relèvent d'un genre profane, tel que la biographie, le conte littéraire ou la sagesse. S'il existe en égyptien de nombreux termes pour exprimer la satisfaction, la joie, l'exultation et des concepts analogues, nous n'en connaissons qu'un seul qui rende l'idée de « rire », le mot *šbt*, dont d'ailleurs les textes ne font qu'un usage limité²⁾.

N'empêche que les Egyptiens ont eu le sens de l'humour et l'ont manifesté aussi bien dans leur littérature que dans leurs œuvres plastiques.

Il suffit d'examiner d'un peu près l'un ou l'autre tableau décorant une chapelle funéraire pour y découvrir, même lorsque le sujet est de nature plutôt sérieuse, des détails qui prouvent que l'Egyptien ne se refusait pas de voir les côtés plaisants de la vie. Ces traits humoristiques que l'on découvre dès l'Ancien Empire dans les bas-reliefs des mastabas, se rencontreront en nombre encore accru dans les productions de la peinture plus enjouée du Moyen et surtout du Nouvel Empire: ils contribuent à donner une touche savoureuse et originale à des scènes déjà si attrayantes par leur sain réalisme.

¹⁾ H. Brunner, *Altägyptische Erziehung*, Wiesbaden, 1957, p. 112; cf. P. Humbert, *Recherches sur les sources égyptiennes de la littérature sapientiale d'Israël*, Neuchâtel, 1929, p. 168; H. Duesberg, *Les scribes inspirés*, Paris, s.d. [1939,] t. I, pp. 113-119; G. Lanczkowski, *Reden und Schweigen im ägyptischen Verständnis*, dans O. Firchow, *Ägyptologische Studien* (Mélanges Grapow), Berlin, 1955, pp. 186-196.

²⁾ Comme me le fait remarquer M. Klasens, il existe également un mot rire (littéralement « montrer les dents »); mais ce mot n'est attesté qu'exceptionnellement (WB I 64,5).

Tantôt les artistes relèvent d'un élément plaisant tel thème conventionnel, en plaçant, par exemple, sous le siège du maître de la tombe un groupe d'êtres familiers (généralement le nain, le singe et le chien)³), figurés dans les poses les plus désinvoltes, et en établissant ainsi un contraste, manifestement voulu, entre l'attitude compassée du grand personnage et les cabrioles que font les animaux installés sous son siège.

D'autres fois les peintres imprimeront à toute la scène un caractère plaisant ou franchement comique, en multipliant les épisodes les plus inattendus qui seront de nature à amuser le spectateur. Cette tendance au pittoresque, dont on relève des exemples dès l'époque des pyramides, se manifestera surtout dans l'art plus libre et plus « mondain » de la fin de la XVIIIe Dynastie.

Dans le présent exposé, nous ne pouvons prétendre à épuiser un tel sujet, qui mériterait à lui seul une étude approfondie⁴). Notre dessein est avant tout de relever les traits d'humour qui émaillent les textes égyptiens, tout en notant, quand l'occasion s'en présente, les liens qu'on peut établir entre ceux-ci et les documents figurés. Dans cette perspective, nous étudierons d'abord les procédés littéraires dont se sont servis les anciens Égyptiens pour obtenir un effet comique; nous passerons ensuite en revue les écrits où le sens de l'humour se manifeste davantage et présenterons pour finir certaines œuvres figurées dont le sujet permet d'induire l'existence d'histoires amusantes dont se délectaient les Égyptiens.



³) J. Vandier d'Abbadie, *Les singes familiers dans l'ancienne Égypte*, dans *Revue d'Égyptologie*, t. XVI (1964), pp. 147-167; t. XVII (1965), pp. 177-188; t. XVIII (1966), pp. 143-201.

⁴) Le sujet que nous traitons ici nous a été suggéré par deux articles de J. Capart: *Le paysage et les scènes de genre dans l'art égyptien* (Conférences du Musée des Beaux-Arts 1940-1941), Bruxelles, Publication du Patrimoine des Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique; et *Humor en wijsheid in het oude Egypte*, dans *Radiobode* (Amsterdam), Kerstnummer 1939, pp. 21-25. Signalons aussi l'article de William A. Ward, *Humor from the Tombs*, paru dans le n° de mai-juin 1968 (pp. 31-33) de l'*Aramco World Magazine*. Ces articles de vulgarisation ne donnent évidemment que des vues très générales.

I. PROCÉDÉS LITTÉRAIRES À EFFET COMIQUE

Toutes les langues et toutes les littératures font usage de certains procédés qui ont comme but de relever le discours et de lui donner du piquant.

L'artifice le plus commun, qui semble d'ailleurs répondre à un réflexe du langage, est le calembour, que Victor Hugo définissait un peu sévèrement comme « la fiente de l'esprit qui vole ». Les Egyptiens avaient constamment le calembour sur les lèvres et leurs écrits, même les plus anciens, nous en ont conservé de nombreux exemples ⁵⁾. Comme l'a très bien montré S. Morenz ⁶⁾, le jeu de mots a dû avoir à l'origine une signification magique, en vertu du principe que l'expression verbale d'une chose participe en quelque sorte de la réalité de celle-ci: l'assonance répond pour les Egyptiens, comme pour les primitifs, à une affinité réelle.

C'est d'ailleurs par une association mentale et verbale du même genre que s'explique le fonctionnement du système hiéroglyphique, où les signes, qui primitivement servaient à désigner un objet et, par voie de conséquence, le nom de cet objet, voyaient leur emploi étendu à des mots homophones: ainsi il leur semblait tout naturel de voir dans le signe , aussi bien le signe désignant le scarabée (*hpr*) que celui exprimant le mot *hpr*, « devenir » et ses dérivés; ou dans le signe  (*la dafila acuta*) aussi bien l'expression du mot *s3*, « canard » que celle du mot *s3*, « fils » (accompagnant même souvent l'hiéroglyphe du trait |, comme s'il s'agissait d'un signe figuratif).


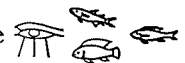
Ce sont en somme là des rébus fixés par l'usage et qui n'exigeaient aucun effort de déchiffrement du lecteur.

Mais, spéculant sur le principe d'homophonie, les hiérogrammates s'enhardirent parfois à faire intervenir dans l'expression d'un mot, qui avait déjà pris une orthographe plus ou moins canonique, un hiéroglyphe figuratif inattendu, impliquant un rapport homophonique plus subtil. En voici un exemple, emprunté aux mastabas d'Ancien Empire ⁷⁾: au lieu d'écrire le mot *rmw* « poissons », de la

⁵⁾ C. E. Sander-Hansen, *Die phonetischen Wortspiele des ältesten Ägyptischen*, dans *Acta Orientalia*, t. XX (1946), pp. 1-22; cf. O. Firchow, *Grundzüge der Stilistik in den altägyptischen Pyramidentexten*, Berlin, 1953, pp. 215, 223, 227.

⁶⁾ S. Morenz, *Wortspiele in Ägypten*, dans *Festschrift Johannes Jahn*, Leipzig, 1957, pp. 23-32.

⁷⁾ Voir les exemples réunis par H. Goedicke, *Eine Variante des Hirtenliedes*, dans *WZKM LIV* (1957), pp. 46-50 (cf. P. Seibert, *Die Charakteristik*, Wiesbaden, 1967, pp. 57-59, pl. I); autre exemple dans N. de G. Davies, *The Tombs of Deir el Gebrawi*, Londres, t. II, 1902, pl. V. Dans un passage du livre *Kmft* se rencontre un rapprochement manifestement intentionnel des deux mots (G. Posener, *Catalogue des ostraca hiératiques littéraires de Deir el Medineh*, t. II, fasc. I, Le Caire, 1951, pl. IX). Des spéculations du même genre donneront naissance à la cryptographie, comme le montre dès l'Ancien Empire l'exemple des Textes des Pyramides commenté par Et. Drioton, *Un rébus de l'Ancien Empire*, dans *Mélanges Maspero*, t. I, Le Caire, 1935-1938, pp. 679-704.

manière normale , ils le rendent par le groupe 

songeant manifestement à une étymologie populaire qui reposait sur la similitude des deux racines *rm*, poisson et *rmj*, pleurer. Nous ne serions guère surpris si cette fausse étymologie s'était accompagnée d'une explication folklorique, comparable à celle que les Egyptiens donneront plus tard pour le mot *rm̄t*, « les hommes » (collectif), mot qu'ils ont fait dériver de la même racine *rmj*, « pleurer », expliquant par cette étymologie le fait que les hommes étaient nés des larmes sorties de l'Oeil divin ⁸⁾. Entraînés à ce genre de spéculations qui avait comme point de départ l'assonance phonétique, les rédacteurs des textes sacrés ont fait un usage abondant des jeu de mots dans les compositions rituelles et magiques. Combien de formules d'offrande ne contiennent-elles pas un rapprochement par voie de calembour entre le nom de l'objet présenté et quelque connexion avec celui qui est bénéficiaire du rite d'offrande ?

Le jeu de mots prête naturellement à des spéculations pseudo-étymologiques et est souvent souligné, avec une insistance un peu fatigante par l'expression *m rn. f n* « en son nom de... ». Contentons-nous de donner ici un petit spécimen de conjuration contre les ennemis du Soleil ⁹⁾, et où l'on joue sur le nom des quatre catégories traditionnelles d'êtres humains :

rmj.tn m rn.tn n rm̄t

p3d.tn m rn.tn n p'.t

hr. tn m rn. tn n rhj.t

hnm̄m. tn m rn.tn n hnm̄m.t

« Vous pleurerez en votre nom d'hommes (Egyptiens)


Vous vous en irez en votre nom d'hommes (privilegiés)

Vous tomberez en votre nom d'hommes (de classe moyenne)

Vous glisserez en votre nom d'êtres (solaires) ».

Mais, ce qui nous intéresse plus directement ici, c'est que le calembour deviendra également un artifice purement littéraire et fournira même, à l'occasion, le thème d'un développement humoristique ¹⁰⁾.

⁸⁾ Fr. Hintze, *Noch einmal die Menschen als « Kleinvieh Gottes »*, dans ZÄS LXXVIII (1942), pp. 55-56; cf. S. Morenz, *Ägyptische Religion*, Stuttgart, 1960, p. 192. Dans le même ordre d'idées, on serait tenté de voir une allusion mythologique dans l'orthographe du mot *i3rr.t*, « vigne »,

faisant intervenir le signe de l'œil  (WB I, 32). On a tenté d'expliquer cette orthographe par des altérations phonétiques (E. Edel, *Altägyptische Grammatik*, Rome, 1955-1964, § 130, 2; § 229), mais la clef s'en trouve peut-être dans un thème mythologique (cf. l'expression *ir.t Hr 3h.t, nb.t irp*, « l'œil sublime d'Horus, seigneur du vin », apud B. Stricker OMRO XXIX (1948), pp. 61-66 et 70). L'exploitation de ce procédé connaîtra son plein essor dans le système d'écriture des temples de Basse Epoque (voir à ce sujet H. Junker, *Über das Schriftsystem im Tempel der Hathor in Dendera*, Berlin, 1903).

⁹⁾ Bisson de la Roque, *Notes sur le dieu Monthou*, dans BIFAO XL (1941), p. 39 et 42. Ce texte figure sur un autel de Ptolémée IV trouvé à Töd.

¹⁰⁾ H. Grapow, *Sprachliche und schriftliche Formung ägyptischer Texte*, Glückstadt, 1936, pp. 17-18.

Un exemple assez typique nous en est fourni dès l'Ancien Empire, par la lettre que le roi Isesi, (de la Ve Dynastie), adresse à son architecte en chef et vizir Senedjemib ¹¹), pour lui exprimer sa satisfaction au sujet de certains travaux qu'il avait exécutés sur son ordre.

Jouant sur le sens du nom de Senedjemib, qui signifie « (celui) qui réjouit le cœur », le roi lui décerne l'éloge suivant: « En vérité, il est bien vrai que *mon cœur a été réjoui* par cela, et ce n'est pas une simple formule que de *réjouir le cœur* d'Isesi: c'est une *réjouissance de cœur* pour Isesi en toute vérité ». Dans la bouche du roi, il y a là une insistance sur la forme et le contenu sémantique du nom qui mérite d'être notée.

En pendant avec cet exemple de l'Ancien Empire, citons-en un du Nouvel Empire. Nous l'empruntons au conte d'Horus et de Seth (dont il sera encore question plus loin) qui rapporte, sur un mode plaisant, les démêles entre les deux personnages mythologiques rivaux. Les dieux réunis en conseil sous la présidence du Maître Universel, c'est-à-dire du dieu solaire, doivent trancher le problème de la succession d'Osiris à la royauté (*iw.t*). Pour échapper aux pressions qu'Isis tâche d'exercer sur certains membres en faveur de son fils Horus, le Conseil se transporte dans l'Ile-du-milieu; mais Isis, bravant toutes les consignes, corrompt le passeur et s'approche du lieu de réunion déguisée en femme galante. Elle parvient facilement à aguicher Seth, qui engage la conversation avec elle. Isis lui expose qu'elle est la veuve d'un gardien de bétail et que son fils a repris la garde du troupeau (*iw.t*) à la mort de son père. Elle poursuit en racontant qu'un étranger s'est approprié injustement ce troupeau et, après avoir terminé son récit, elle demande insidieusement à Seth s'il est admissible que ce troupeau échoie à un étranger alors qu'il existe un héritier légitime. Seth ne peut que reconnaître que c'est au fils que revient indiscutablement l'héritage et comme, sous sa forme néo-égyptienne, le mot pour troupeau (*iw.t* < '*w.t*') assone avec le mot pour « fonction (royale) », il reconnaît à son insu que c'est à Horus que revient le trône de son père. Là-dessus, Isis s'exclame sur un ton sarcastique: « Pleure sur toi-même: c'est ta propre bouche qui l'a dit, c'est ton astuce qui t'a jugé toi-même! Que veux-tu de plus? ». Et Rê-Harakhti, qui, jusque là avait fait preuve d'une évidente partialité pour son protégé, le dieu Seth, est obligé de donner raison à Isis ¹²).

Comme on le voit, tout le sel de l'histoire repose sur un *quiproquo*, qui devait déchaîner l'hilarité des auditeurs ¹³).

Réflexions plaisantes

Ce genre d'effet comique nous amène à traiter des réflexions plaisantes que le

¹¹) *Urk* I, 60-61; H. Junker, *Die Stellung der ägyptischen Künstler*, pp. 80-81.

¹²) G. Lefebvre, *Romans et contes égyptiens de l'époque pharaonique*, Paris, 1949, pp. 189-192.

¹³) On pourrait découvrir de nombreux parallèles à ce genre de plaisanterie dans les autres littératures. Mentionnons seulement l'épisode de « Personne » dans l'Odyssée (IX, 364 sqq), et le thème du fabliau français *Estula*.

hasard nous a fait découvrir dans les textes égyptiens des diverses époques. On en rencontre dans les contextes les plus variés.

Nous faisons allusion plus haut à l'ingéniosité avec laquelle les décorateurs de tombes introduisaient des détails amusants dans ses scènes plutôt sérieuses. Ce même désir d'égayer les tableaux de la vie journalière a aussi poussé les Égyptiens à accompagner leurs compositions de légendes qui ne se contentent pas de donner le commentaire des sujets traités, mais qui reproduisent avec complaisance les propos échangés entre les différents acteurs.

Depuis que des spécialistes comme Erman, Montet, Junker et Edel se sont appliqués à en réunir les variantes et à en préciser le sens, nous nous rendons mieux compte que les auteurs de ces légendes ont essayé d'y consigner ce que l'on pourrait appeler les thèmes de conversation « types », incluant dans celles-ci les traits d'humour qui intervenaient naturellement dans les propos des gens du peuple. Nous ne sommes pas toujours assurés d'avoir saisi exactement la drôlerie qui se cache sous les bribes de conversation ou sous les extraits de chansons populaires qui accompagnent les scènes, car, pour en saisir la finesse; il nous faudrait mieux connaître le folklore et l'ambiance de ces époques reculées. Néanmoins dans une série d'exemples, la plaisanterie est assez apparente pour que nous ayons quelque chance, d'en percevoir la pointe ou même les sous-entendus.

Ainsi dans les scènes de moisson, on met plus d'une fois dans la bouche des faucheurs cette phrase: « Qui est-ce donc qui est efficient et qui est ardent de cœur? », question à laquelle l'un des figurants, qui n'est pas nécessairement le plus actif, répond avec conviction: « C'est moi! »¹⁴).

Le tableau qui représente le maître transporté en palanquin s'accompagne couramment de cette phrase, où l'on croit deviner une légère nuance de flagornerie ou plutôt de bonne humeur: « Les porteurs de palanquin sont contents: (le palanquin) est plus agréable rempli que vide »¹⁵).

Les tombes du Nouvel Empire fournissent, elles aussi, un contingent assez riche de ces traits spirituels ou facétieux, qui se rapportent surtout à l'emploi souvent exagéré des boissons capiteuses¹⁶).

A en croire les tableaux couvrant les murs des chapelles funéraires de Thèbes et d'ailleurs, ce ne sont pas seulement les hommes qui, dans la chaleur des banquets, font honneur à la bière et au vin. A preuve cette répartie d'une des dames

¹⁴) A. Erman, *Reden, Rufe und Lieder*, Berlin, 1919, pp. 22-23; cf. E. Edel, *Altägyptische Grammatik*, Rome, 1964-1965, § 1007.

¹⁵) A. Erman, *op. cit.*, pp. 52-53. M. Heerma van Voss a montré que cette phrase était empruntée à une formule plus développée s'adressant à Sokaris, pour lui demander de protéger le défunt dans l'Au-delà (*De dragers zijn tevreden*, dans *Phoenix* XIV, 1 (1968), pp. 128-132, avec une fig. reproduisant le bas-relief du tombeau d'Ipy).

¹⁶) On en trouvera une anthologie dans H. F. Lutz, *Viticulture and Brewing in the Ancient Orient*, Leipzig, 1922, p. 97 sqq.

invitées par Paheri: « Donne-moi dix-huit coupes de vin; vois, je veux boire jusqu'à l'ivresse, mon gosier est sec comme paille! »¹⁷⁾.

Dans la tombe du grand héraut royal Antef (tombe thébaine n° 155), qui vivait à l'époque de Thoutmosis III, se rencontre une scène particulièrement originale, où les légendes ne viennent que renforcer l'effet comique de la composition (fig. 1). Des serviteurs chargés d'emmagasiner les jarres de vin qui viennent d'être remplies et bouchées, se forment en cortège et se dirigent vers le cellier déjà presque comble, où le sommelier, sans doute quelque peu émêché, dort à poings fermés derrière une porte hermétiquement close. Chacun des porteurs y va de sa réflexion. Tandis que les trois serviteurs qui arrivent en queue du cortège se contentent d'échanger des réflexions sur la chaleur excessive du jour et sur la lourdeur de leur charge, les deux porteurs qui se trouvent à proximité du cellier et qui devinent ce qui se passe à l'intérieur, tâchent vainement de se faire ouvrir la porte. Le premier observe simplement: « Le magasinier est endormi ». Son compagnon renchérit: « Il est pris de boisson (littéralement: il est saoul de vin) ». Mais l'effet comique atteint son comble quand le sommelier, tiré enfin de son profond sommeil s'écrie: « (Mais) je ne dors pas du tout (littéralement: je ne dors pas un dormir) »¹⁸⁾. Dans un cas comme celui-ci nous nous trouvons en présence d'une véritable scène de genre, que le peintre, un peu pince-sans-rire, a croquée sur le vif.

De leur côté, les œuvres littéraires abondent en sentences bien frappées, dont nous croyons saisir le sens littéral mais qui devaient avoir pour l'Égyptien une résonance humoristique plus accusée et plus profonde. N'en citons que quelques exemples qui nous semblent caractéristiques de ce genre de remarques.

Quand Sinouhé, vainqueur d'un Fierabras qui l'avait provoqué en combat singulier, conclut la description qu'il a donnée de la lutte corps à corps dans laquelle il était engagé par la réflexion mordante: « Ce qu'il avait compté me faire, c'est moi qui le lui fis »¹⁹⁾, nous comprenons pleinement la nuance spirituelle que renferme ce passage. Mais quand, à la fin de son récit²⁰⁾, le héros du conte du Naufragé fait prévoir à son collègue qu'il ne doit pas s'attendre à être traité en haut lieu avec plus de commisération que lui-même, à la suite de l'expédition malheureuse dont il n'est rentré que par miracle, il termine son discours par cette réflexion amère: « Ne fais pas le finaud: qui (en effet) voudrait donner au point du jour de l'eau à une volaille qui doit être égorgée dans la matinée », nous nous

¹⁷⁾ A. Erman-H. Ranke, *Ägypten und ägyptisches Leben im Altertum*, Tübingen, 1923, p. 452. J. J. Tylor-F. I. Griffith, *The Tomb of Paheri*, Londres, 1895, pl. XII.

¹⁸⁾ T. Säve Söderbergh, *Four Eighteenth Dynasty Tombs*, Oxford, 1957, pl. XV et p. 18; interprétation libre dans W. A. Ward, *Humor from the Tombs*, dans *Aramco World Magazine*, May-June 1968, p. 31.

¹⁹⁾ Sin. B, 145.

²⁰⁾ Naufr. 185.

rendons bien compte qu'il s'agit ici d'un trait d'humour noir, mais restons un peu perplexe sur sa signification exacte ²¹).

Proverbes

En présence de réparties comme celles que nous venons de citer, la question se pose de savoir si dans certains cas il ne s'agit pas de véritables proverbes. L'expérience démontre que chez les peuples de l'Orient, comme d'ailleurs chez tous les autres peuples du Monde, s'est constitué au cours des âges un trésor d'aphorismes et d'expressions sentencieuses qui reflètent en quelque sorte l'expérience traditionnelle et le bon sens de la masse populaire. Les Suméro-Accadiens comme les Hébreux ont constitué des florilèges de ces proverbes ²²), mais le malheur veut qu'aucune collection de ce genre (si nous faisons abstraction des préceptes sous forme sentencieuse que contiennent les œuvres sapientiales) ne nous soit conservée de l'ancienne Egypte.

Néanmoins des égyptologues ont essayé de repérer dans les textes de tout genre des sentences qui peuvent être considérées comme des proverbes. B. Gunn, que ce problème a spécialement intéressé ²³), s'est servi de trois critères pour identifier les proverbes comme tels: le ton et la tournure aphoristiques de la phrase, la récurrence plus ou moins fréquente d'une même sentence dans les textes, et surtout le fait que la phrase est introduite par une expression telle que « manière de dire », « sentence ».

Voici quelques spécimens qui sont caractéristiques du genre et que nous empruntons à l'article du philologue anglais:

- « On ne sait pas ce qu'il y a dans le cœur (d'autrui) » (Ptahhotep) ²⁴).
- « Vivre à moitié vaut mieux que mourir tout à fait » (Hekanakht) ²⁵).
- « L'homme vit dont le nom est prononcé » (Mythe de Ré et d'Isis) ²⁶).
- « Le nom de l'homme de peu est mentionné à cause de son maître » (Paysan) ²⁷).
- « Le renom du preux réside dans ce qu'il a fait, sans qu'(il) s'oblitére dans ce pays à tout jamais » (Biographie d'Ahmose fils d'Abana) ²⁸).

²¹) Nous suivons ici l'interprétation qu'en a donnée G. Lefebvre, *Romans et contes égyptiens*, p. 39. Une œuvre comme la Satire des Métiers de Khety abonde aussi en pointes de ce genre: voir H. Brunner, *Die Lehre des Cheti Sohnes des Duauf*, Glückstadt, 1944, pp. 53-54.

²²) Voir, pour les proverbes des Suméro-Accadiens l'ouvrage de W. G. Lambert, *Babylonian Wisdom Literature*, Oxford, 1960.

²³) B. Gunn, *Some Middle Egyptian Proverbs*, dans JEA XII (1926), pp. 282-284; cf. H. Brunner, *Altägyptische Erziehung*, p. 149.

²⁴) Zb. Zaba, *Les maximes de Ptahhotep*, Prague, 1956, vers 127, pp. 26, 76, 122.

²⁵) T. G. H. James, *The Hekanakhte Papers*, New York, 1962, pl. V l. 26, p. 32.

²⁶) Pleyte-Rossi, *Papyrus de Turin*, Leiden, 1869-76, pl. 133, ll. 11-12; pl. 134, 9. Gardiner traduit (dans J. Hastings, *Encyclopaedia of Religion and Ethics* VIII, 1915, p. 265): « A man lives who is conjured by his name ».

²⁷) Paysan B1, 20; cf. Lefebvre, *op. cit.*, p. 49.

²⁸) *Urk.* IV, 2, 5-6; 684, 17; 780, 14-15.

« Il est bon d'écouter : celui-là vit qu'un autre dirige » (Stèle Metternich)²⁹.

« Les oreilles du jeune homme sont sur son dos : il écoute quand on le frappe » (Lettres modèles)³⁰.

« Ne fais pas de préparatifs pour l'avenir avant qu'il ne soit là » (Paysan)³¹.

A côté de ces proverbes, qui expriment sous une forme condensée et incisive des vérités de bon sens, les textes égyptiens nous ont aussi conservé quelques exemples d'apologues, c'est-à-dire de brefs récits apodictiques ou même de simples références à des cas typiques, destinés à illustrer d'une manière frappante et parfois ironique telle situation ou tel comportement humain.

Le procédé de l'apologue, qui n'est pas sans analogie avec les paraboles bibliques, est attesté sous sa forme la plus caractérisée dans le Débat du *Désespéré avec son Ame*. A deux reprises l'auteur intercale dans le déroulement normal de la discussion de petits hors-d'œuvre narratifs qui sont destinés à mieux faire comprendre le drame de conscience qui se pose au Désespéré. Ces apologues ne sont en somme que des tableaux, trop elliptiques à notre goût, de tranches de vie, dont les contemporains devaient aisément saisir la portée, mais dont le sens allégorique ne nous est plus que très imparfaitement intelligible³².

L'apologue intervenait sans doute aussi dans le cours habituel de la conversation, comme nous en trouvons un exemple dans la lettre qu'un scribe de la XXII^e Dynastie écrivait à un de ses collègues. Comme celui-ci éprouvait à son égard, on ne sait pour quel motif, une « rancune à retardement », l'auteur de la lettre lui sert ce délicieux morceau :

« Tu es comme on le raconte d'une femme borgne qui avait fait ménage avec un homme pendant vingt ans, quand celui-ci en découvrit une autre et dit alors à la première : « Je te répudie parce que tu es borgne, ainsi qu'on le rapporte ». Sur quoi elle lui répliqua : « Est-ce qu'il t'a fallu les vingts ans que j'ai passés dans ta maison pour que tu fasses cette constatation ? »³³.

Dans les exemples cités les apologues sont explicités, c'est-à-dire que le cas typique auquel se réfère l'écrivain est raconté en quelques traits évocateurs.

²⁹) L. 49; C. E. Sander-Hansen, *Die Texte der Metternich Stele*, Copenhague, 1956, pp. 35-36 et 41 (« Es ist auch gut zu hören, und der Eine lebt, wenn der Andre ihn leitet »).

³⁰) P. An. III. 3, 13 et parallèles; cf. A. Volten, *Studien zum Weisheitsbuch des Anii*, Copenhague, 1937-38, p. 176.

³¹) Paysan B 1, 232-233. Pour d'autres développements de la même idée, voir J. Gw. Griffiths, *Wisdom about Tomorrow*, dans *The Harvard Theological Review*, vol. LIII, n° 3, July 1960, pp. 219-221; S. Morenz, *Die Bedeutungsentwicklung von ḥ.t, « das was kommt » zu « Unheil » und « Unrecht »*, dans *Mélanges offerts à M. Michalowski*, Varsovie, 1966, pp. 139-150 et surtout p. 144.

³²) Voir J. Gwyn Griffiths, *Allegory in Greece and Egypt*, dans *JEA* 53 (1967), pp. 79-102 et particulièrement pp. 94-95 où l'on trouvera la bibliographie relative au sujet que nous ne faisons qu'effleurer ici.

³³) J. Cerny, *Late Ramesside Letters*, Bruxelles, 1939, p. 67 (Document 46); E. F. Wente, *Late Ramesside Letters*, Chicago, 1967, p. 80. Dans cette lettre (l. 5) se rencontre l'expression *t3 mdw.t šbt*, littéralement « mot pour rire », qui rend l'idée de « plaisanterie » (Wente traduit : « joke »).

Mais les auteurs égyptiens se sont contentés parfois d'une simple allusion à un cas qui devait être bien connu des lecteurs et dont il suffisait dès lors de mentionner le héros. Nous citerons ici deux exemples qui nous paraissent caractéristiques de ce procédé littéraire. Dans le discours d'Installation du Vizir, dont l'original doit remonter au Moyen Empire, le roi recommande au fonctionnaire qu'il vient d'investir de ses hautes fonctions, de faire preuve d'intégrité, tout en évitant de tomber dans l'exagération. Voici comment il illustre ce conseil de modération: « Garde-toi de ce qui est raconté à propos du vizir Khety, à savoir qu'il condamnait les gens de sa connaissance à l'avantage des autres, de peur d'être accusé de partialité. . . : c'était là un excès de justice »³⁴).

Dans le débat épistolaire mettant aux prises les scribes Hori et Amenemope, ce dernier, voulant remettre à sa place son présomptueux collègue, frais émoulu de l'école, lui fait ressortir que, inexpérimenté comme il l'est, il ne pourrait, sans se rendre ridicule, affronter les difficultés et les risques d'un voyage en Syrie, pays parsemé d'obstacles naturels et, de plus, infesté d'ennemis et d'animaux dangereux; et il ajoute: « Ta renommée serait pareille à celle de *Kḏrdj*, le prince d'Isi lorsque l'ourse le surprit dans le baumier(?) »³⁵).

Les deux passages cités ici ont ceci de commun qu'ils font mention de personnages historiques servant de parangon dans une situation donnée. Il ne nous est malheureusement pas possible d'identifier le vizir Khety qui se distinguait par sa rigueur exagérée. Quant au héros du deuxième exemple, on peut tout au moins suggérer un rapprochement à son sujet. G. Posener en effet a attiré l'attention sur un bas-relief de Ramsès II à Louxor³⁶) qui représente un prince syrien poursuivi par un(e) ours(e) alors qu'il tâche de grimper dans un arbre. Les légendes hiéroglyphiques situent la scène Satouna, qui n'était peut-être pas très éloigné de l'Isi mentionné par Amenemope; mais elles ne donnent malheureusement pas le nom du prince. Cependant le thème correspond si parfaitement à la description esquissée par le scribe Amenemope que nous pouvons admettre que l'épisode en question était entré dans le répertoire des bonnes histoires que les contemporains de Ramsès II aimaient raconter à leurs heures de détente.

³⁴) *Urk.* IV, 1089, 9-15, K. Sethe, *Die Einsetzung des Veziers unter der 18. Dynastie*, Leipzig, 1909, pp. 13-19, 51; N. de G. Davies, *The Tomb of Rekhmire at Thebes*, New York, 1943, t. I, pl. CXVII; t. II, p. 87.

³⁵) P. Anastasi I, 23, 6-7. Gardiner, *Egyptian Hieratic Texts*, Series I: *Literary Texts of the New Kingdom*, Leipzig, 1911, p. 35 et 25.

³⁶) G. Posener, *La mésaventure d'un Syrien et le nom égyptien de l'ours*, dans *Orientalia*, N. S. XIII (1944), pp. 193-204, avec 1 figure.

II. ŒUVRES LITTÉRAIRES PRÉSENTANT UN CÔTÉ HUMORISTIQUE

Les enseignements

En commençant notre exposé, nous constatons que, dans son ensemble, la littérature égyptienne présentait un caractère plutôt sérieux. Nous ajoutons cependant, comme correctif, que le tour d'esprit pondéré et grave des Egyptiens pouvait très bien s'accommoder d'un brin d'humour.

De même qu'Horace admettait qu'« il n'y avait aucun inconvénient à dire la vérité sous forme plaisante » (*quamquam ridentem dicere verum quid vetat*), les pédagogues égyptiens montrent dans leurs écrits qu'il ne suffit pas de prémunir la jeunesse en lui signalant les suites funestes de ses écarts de conduite, mais qu'il existait un moyen tout aussi efficace de la détourner du vice et de la médiocrité: ce moyen consistait à lui en faire ressortir le côté ridicule ou humiliant ³⁷⁾.

C'est là le genre d'argumentation qu'adoptent les auteurs de plusieurs œuvres moralisatrices qui nous sont parvenues, de telle sorte que ces dernières se rattachent autant à la littérature sapientiale qu'au genre satirique.

Un des thèmes les plus abondamment exploités et ressassés est le thème de la Satire des Métiers ³⁸⁾. Le sage, voulant faire apparaître aux yeux de ses disciples l'excellence de la profession de scribe, à laquelle tout jeune homme doit aspirer, brosse le tableau le plus sombre des inconvénients qui s'attachent aux métiers manuels. Il passe en revue le sort des différentes catégories d'artisans, dont il met en évidence l'abjection et la misère.

Une des œuvres les plus appréciées de la littérature scolaire est l'*Enseignement de Khety fils de Douaouf*, qui, composé au début du Moyen Empire, a continué à être lu et copié au moins jusqu'à la fin de l'époque Ramesside ³⁹⁾. On y voit défiler tous les métiers artisanaux depuis celui du sculpteur et du charpentier jusqu'à celui de l'oiseleur et du pêcheur: à propos de chacune de ces professions, l'auteur découvre des traits qui en font ressortir l'aspect en même temps cruel et plaisant. Ce sont autant de petites scènes de genre qui pourraient être illustrées par les bas-reliefs et les peintures dont il a été question.

Ce mode de présentation incisif et mordant a joui d'un tel succès qu'à l'époque du Nouvel Empire il a été repris et exploité dans une série d'autres satires, adaptées

³⁷⁾ H. Brunner, *Altägyptische Erziehung*, Wiesbaden, 1957.

³⁸⁾ B. van de Walle, *Le thème de la satire des métiers dans la littérature égyptienne*, dans CdE XXII (1947), pp. 50-72.

³⁹⁾ H. Brunner, *Die Lehre des Cheti, Sohnes des Duauf*, Glückstadt, 1944 (cf. B. van de Walle, CdE XXIV (1949), pp. 244-256); P. Seibert, *Die Charakteristik*, t. I, Wiesbaden, 1967, pp. 99-192.

aux conditions de vie nouvelles et où sont particulièrement malmenés d'une part les paysans qui sont pressurés par leurs maîtres, mais d'autre part aussi les militaires, ces nouveaux venus dans la société égyptienne, dont le sort n'est pas plus enviable. De cette manière les maîtres d'écoles espéraient détourner leurs pupilles, avides de panache et d'aventures, d'une carrière à première vue pleine d'attrait. Les admonestations des pédagogues du Nouvel Empire étaient souvent enrobées sous un déguisement épistolaire, ce qui donnait à leurs conseils un accent plus personnel et plus direct. Parmi ces enseignements épistolaires, il en est qui mettent les jeunes gens en garde contre les égarements de leur jeune âge; à cette occasion, ils évoquent sur un ton réprobateur les beuveries et les ripailles qui se déroulaient dans les auberges de mauvais renom.

Mais, plutôt que de nous attarder à ces descriptions de saveur parfois breughelienne, revenons plutôt à la longue épître que le scribe Hori adressait à son jeune collègue Amenemope, épître à la laquelle nous avons déjà fait allusion plus haut. On doit supposer qu'Amenemope avait écrit à son aîné une lettre où il a fait montre d'une magistrale ignorance. Hori, comme nous l'avons vu, lui répond de bonne encre, lui remontrant combien il est loin de posséder les connaissances requises pour pouvoir prétendre au titre de scribe patenté. Sur un ton tantôt paternel, tantôt sarcastique, il lui fait ressortir ses insuffisances, aussi bien dans le domaine littéraire que sur le plan professionnel et, après lui avoir posé quelques problèmes d'ordre technique et géographique que son incompétence l'empêcherait certainement de résoudre, il évoque en imagination la piètre figure qu'il ferait s'il devait se tirer d'affaire à lui tout seul si on l'envoyait en mission sur les chemins peu sûrs de la Syrie. C'est un des passages où apparaît le mieux la *vis comica* de l'auteur. Nous en donnons ici un extrait dont nous goûterions encore mieux la saveur si de nombreux *hapax* n'en rendait pas l'interprétation difficile.

« Tu es un *Mahir* ⁴⁰⁾, qui t'y connais en actes de bravoure: un *Mahir* de ton espèce devrait se montrer (capable) de marcher(?) à la tête d'une armée. Allons *Mariannou* ⁴¹⁾, en avant pour le tir! Vois, l'embuscade(?) est (dressée) dans un ravin(?) profond de deux mille coudées, et rempli de blocs et d'éboulis. Tu fais un détour(?); tu prends l'arc et tu fais une feinte(?) à ta gauche ⁴²⁾ pour attirer l'attention des princes, mais il ont de bons yeux et ta main défaille. « Tu frappes comme un lion, ô aimable *Mahir* » ⁴³⁾. (Ainsi) tu établis le renom de tous les *Mahirs*, officiers d'Égypte.

« Ta renommée devient comparable à celle de *Kdrdj*, prince d'Isi, lorsque l'ourse le découvrit dans le baumier ⁴⁴⁾.

« Le défilé est infesté de *Shasou* ⁴⁵⁾ cachés dans les buissons. Certains d'entre eux

⁴⁰⁾ Terme cananéen désignant un jeune paladin.

⁴¹⁾ Un notable syrien.

⁴²⁾ Cazelles (GLECS IX, p. 1-2) propose de comprendre: « tu tires de la main gauche ».

⁴³⁾ La phrase entre guillemets est rédigée en cananéen.

⁴⁴⁾ Ce passage a été commenté plus haut (n. 35 et 36).

⁴⁵⁾ Nomades asiatiques.

ont de quatre à cinq coudées du nez à (la plante des) pieds, et ils ont le regard féroce. Leurs cœurs ne sont pas tendres et ils n'écoutent pas les compliments(?).

« Tu es seul, sans aucune aide auprès de toi, sans aucune troupe qui te suive. Tu ne disposes d'aucun éclaireur(?) qui puisse te faire passer.

« Tu te résouds à aller de l'avant, bien que tu ne connaisses pas la route. Tu es pris de tremblement, (les cheveux) se hérissent (sur) ta tête(?) et ton âme est posée sur ta main.

« Ta route est encombrée de rocs et d'éboulis, sans un pouce (de terrain) pour passer, dans un foisonnement de roseaux, d'épines, de ronces et de « soles-de-loup » ⁴⁶⁾.

« Tu as le ravin d'un côté, tandis que la montagne se dresse de l'autre. Tu marches cahin-caha(?), le char sur son ⁴⁷⁾ côté, ayant peur de presser ton attelage. S'il tombait dans l'abîme(?) ton collier(?) serait découvert et ta sangle(?) tomberait ⁴⁸⁾.

« Tu détaches l'attelage pour réparer le collier, au beau milieu du défilé. Tu ne sais pas comment t'y prendre pour l'atteler et tu es incapable de le sangler. La est abandonnée sur place et l'attelage est trop pesant pour être chargé (davantage). Ton cœur est excédé.

« Tu te mets à trotter(?). Le ciel se découvre (enfin). Mais tu t'imagines que l'ennemi est à tes trousses et tu es pris de tremblement. Si seulement tu avais un rideau de branchages à mettre de l'autre côté. Le cheval est fourbu au moment où tu trouves un gîte (pour la nuit).

« Tu vois quel est le goût de la souffrance! » ⁴⁹⁾.

Les contes humoristiques

Les satires des métiers et les enseignements épistolaires ont ceci de commun qu'ils ont en vue un but pédagogique et moralisateur. Si ces écrits font intervenir la caricature de certaines conditions humaines, c'est essentiellement pour déprécier celles-ci aux yeux des jeunes lecteurs et pour faire ressortir d'autant mieux les avantages et la précellence de la fonction de scribe: la caricature sert en quelque sorte de repoussoir et d'épouvantail.

Mais la verve des écrivains s'est aussi donné libre cours dans une série de contes humoristiques mettant en scène de hauts personnages et même des divinités et les présentant dans des situations les plus burlesques. Nous traiterons ici de

⁴⁶⁾ Nom d'une plante.

⁴⁷⁾ Faut-il comprendre « du côté du ravin ».

⁴⁸⁾ Le sens de cette phrase est très incertain.

⁴⁹⁾ Pap. Anastasi 23,1 - 25,2. (époque de Sethi II). Nous nous sommes inspiré des traductions de Gardiner, *Hieratic Texts*, de Wilson, dans Pritchard, ANET Princeton, 1950, pp. 477-478 et de B. Grdseloff *Edôm d'après les sources égyptiennes* dans Bulletin n° 1 des Etudes historiques juives. Le Caire, 1946, pp. 85-86. Pour beaucoup de termes techniques et de tournures de phrase la traduction n'est qu'approximative.

certaines de ces œuvres narratives où les scribes ont osé s'en prendre sur un ton fort désinvolte aux pharaons et aux membres du panthéon.

Encore que les Egyptiens se soient toujours montrés très respectueux envers leurs rois, auxquels ils attribuaient une nature et un pouvoir presque divins ⁵⁰⁾, ils se sont parfois permis de les brocarder et de composer à leur sujet des histoires amusantes, voire gaillardes.

Depuis longtemps on savait par Hérodote que des récits de ce genre circulaient de son temps à propos d'anciens rois, comme Mycérinus, Rhampsinite et Amasis ⁵¹⁾; mais des textes égyptiens originaux sont venus confirmer ce témoignage, nous donnant la preuve que, bien des siècles avant le séjour d'Hérodote sur les rives du Nil, avaient cours dans les milieux égyptiens des historiettes d'une veine aussi caustique. Déjà les contes du papyrus Westcar nous présentaient les rois les plus illustres de l'Ancien Empire sous un jour très humain, écoutant avec avidité de belles histoires qui se passaient du temps de leurs prédécesseurs, et se divertissant un peu au spectacle de tours de magie.

Mais nous connaissons maintenant, grâce aux ingénieuses reconstitutions de G. Posener, un conte encore plus corsé, mettant en scène le roi Neferkéré de la Ve Dynastie ^{51bis)}: il évoque en effet les relations peu avouables de ce souverain avec son général Sisene et montre de quelle manière un tiers qui se tenait à l'affût est parvenu à surprendre les manèges de ces deux grands personnages en ribote. Comme l'a très bien reconnu Posener, les Egyptiens, en inventant des histoires aussi scabreuses, ont voulu se payer le plaisir de prendre une revanche en somme assez innocente sur les puissants de la terre. Il ne faut certainement pas chercher plus loin et ce serait une erreur de vouloir trouver dans ces histoires assez inoffensives la manifestation d'un esprit frondeur chez des gens qui ne désiraient que rire un peu aux dépens des leurs maîtres.

Non contents de brocarder leurs chefs temporels, les Egyptiens ont poussé l'audace jusqu'à plaisanter parfois les dieux de leur panthéon ⁵²⁾. Ces Egyptiens, qu'on disait les plus religieux de tous les hommes n'ont pas craint de parodier certains de leurs grands mythes en les transposant sur un plan très humain et en introduisant dans leurs récits des épisodes assez piquants d'où les habitants de leur Olympe ne sortent pas grandis.

Nous voulons parler des *Aventures d'Horus et de Seth*, ce conte mythologique du Nouvel Empire qui est le spécimen le plus singulier, en même temps que le plus

⁵⁰⁾ Voir à ce sujet la mise au point de G. Posener *De la divinité du pharaon*, Paris, 1960.

⁵¹⁾ Déjà G. Maspero dans l'introduction de ses *Contes populaires de l'Égypte ancienne*, 4e éd., Paris 1911, pp. XXI-XLVIII, avait souligné l'intérêt littéraire de ces légendes royales.

^{51bis)} G. Posener, *Le conte de Neferkarê et du général Siséné* (Recherches littéraires, VI), dans *Revue d'égyptologie* XI (1957), pp. 119-137.

⁵²⁾ On trouve déjà une manifestation de cette attitude irrespectueuse dans un passage des Textes des Pyramides: cf. Et. Drioton, *Sarcasmes contre les adorateurs d'Horus*, dans *Mélanges Syriens offerts à M. R. Dussaud*, Paris, pp. 495-506.

étendu, de la littérature narrative ⁵³). Les dieux et les déesses y apparaissent avec les faiblesses et les déficiences propres à l'humaine condition (indécision, jalousie, bêtise, accès de mauvaise humeur), et s'y livrent même à de vilains tours et à des polissonneries que n'auraient pas récusées les dieux mis en scène par Lucien. Comme nous en avons déjà résumé le sujet et l'affabulation plus haut, nous ne nous y étendrons pas davantage ici, mais nous contenterons de situer cette œuvre un peu déconcertante dans l'ambiance spirituelle où elle a vu le jour.

Certains ont voulu contester ou minimiser le caractère irrespectueux et persifleur de ce conte, en prétendant n'y voir que l'amplification de thèmes mythologiques authentiques, où se cacheraient d'ailleurs des allusions à des événements politiques du début du Moyen Empire ⁵⁴). D'autres, au contraire, ont peut-être exagéré le caractère impie et presque blasphématoire de cet écrit, dans lequel ils ont voulu déceler l'indice d'un certain scepticisme à l'égard des croyances traditionnelles. Comme l'ont très justement reconnu Griffiths ⁵⁵) et de Buck ⁵⁶), dans les comptes rendus qu'ils ont faits du mémoire de Spiegel, il semble que l'on ne doive pas pousser si loin, ni dans un sens ni dans l'autre. Les Egyptiens, qui concevaient leurs dieux un peu sur le modèle des simples mortels, ne s'offusquaient nullement de leurs faiblesses et de leurs écarts de conduite et ne voyaient par conséquent aucun mal à évoquer sur un ton plaisant leurs aventures et même leurs fredaines. Songeons d'ailleurs que les lettrés qui à leurs heures de détente s'amusaient à mettre pareilles facéties par écrit et qui par conséquent se délectaient à les raconter et à les entendre, étaient les mêmes qui normalement composaient des hymnes à la gloire des dieux dont ils s'étaient gaussés sans penser autrement à mal ⁵⁷).

⁵³) Le texte en est conservé par le papyrus Chester Beatty I. Edition princeps: Al. H. Gardiner, *The Library of A. Chester Beatty. Description of a Hieratic Papyrus with a mythological Story, Love-songs, and other Miscellaneous Texts*, Londres, 1931, pls. 1-16, pp. 13-26. On trouvera une bibliographie étendue et une traduction de ce texte dans G. Lefebvre, *Romans et contes égyptiens*, pp. 178-203. Une traduction en néerlandais en a été donnée par J. M. Gerritsen, dans JEOL I, pp. 61-68.

⁵⁴) C'est la thèse défendue par J. Spiegel dans *Die Erzählung vom Streite des Horus und Seth in Pap. Beatty I als Literaturwerk*, Glückstadt, 1937.

⁵⁵) J. G. Griffiths, dans JEA XXIV (1938), p. 255.

⁵⁶) A. de Buck, dans *Orientalia* VIII (1939), p. 378.

⁵⁷) Au Moyen Age, les jeunes clercs ne se « défoulaient »-ils pas un peu de la même manière quand ils composaient des poèmes du genre des *Carmina burana*? Cf. O. Dobiache-Rojdesvensky, *Les poésies des Goliards*, Paris, 1931, surtout pp. 35-55.

III. LES CARICATURES ET LES HISTOIRES D'ANIMAUX

Rappelons encore que notre dessein était avant tout de traiter de l'humour dans la *littérature* égyptienne. Mais, comme on a déjà pu s'en convaincre par ce que nous avons dit plus haut, les textes et les tableaux sont si souvent associés, ou même complémentaires les uns des autres, qu'il était presque impossible de traiter des premiers sans se référer également aux seconds. C'est la raison pour laquelle nous consacrerons la dernière partie de notre exposé à certaines catégories de documents figurés qui se rapportent directement ou indirectement à notre sujet.

Ne faisons que mentionner le goût des artistes égyptiens pour la caricature. Dans les scènes de la vie privée, en particulier dans les scènes de métiers, les décorateurs n'ont pas manqué de « croquer » d'après nature les types d'hommes du peuple, tels que les paysans, les pêcheurs, les hommes de peine, avec leurs physionomies de rustaude, et ont même introduit parfois des figures d'estropiés ou d'individus plus ou moins disgraciés par la nature. Qu'il suffise de mentionner pour l'Ancien Empire les statues de nains et de bossus ⁵⁸), pour le Moyen Empire, les représentations des « maigres » de Meir ⁵⁹), pour le Nouvel Empire, l'extraordinaire image de la reine de Pount ⁶⁰).

Ces deux derniers exemples concernent des types d'étrangers, et ce seront précisément les représentants des peuples « barbares » que les artistes égyptiens figureront avec le moins de ménagement, aussi bien dans les bas-reliefs des temples et les tableaux des tombes que dans les arts décoratifs.

Non seulement ils souligneront avec insistance les traits caractéristiques des races auxquelles ils appartiennent, mais de plus ils s'amuseront à les représenter dans des attitudes grotesques, comme s'ils voulaient accuser encore davantage leur humiliation. Ce sera là un thème qui ne cessera d'alimenter et de stimuler la verve des artistes ⁶¹).

Sous le Nouvel Empire, les figurations d'étrangers et d'ennemis vaincus se multi-

⁵⁸) R. Engelbach, *Some Remarks on ka-Statues of Abnormal Men in the Old Kingdom*, dans ASA XXXVIII (1938), pp. 285-296, pls. XXXV-XXXVI; Fr. Jonckheere, *Le Bossu des Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles*, dans CdE XXIII (1948), pp. 24-35. Notons cependant que Aménemope, au chap. XXV de son Enseignement, insistait sur les ménagements dont il fallait user à l'égard des handicapés.

⁵⁹) A. M. Blackman, *The Rocks Tombs of Meir*, Londres, t. II (1915), pls. XIX-XX.

⁶⁰) E. Brunner-Traut, *Die Krankheit der Fürstin von Punt*, dans Welt des Orients II (1957), pp. 307-311. D'après cet auteur, la reine de Pount aurait souffert de dystrophie musculaire.

⁶¹) H. Junker, *Die Feinde auf dem Sockel der Chaschchem-Statuen und die Darstellung von geopfertem Tieren*, dans O. Firchow, *Ägyptologische Studien Hermann Grapow gewidmet*, Berlin, 1955, pp. 162-175; cf., pour les défilés de tributaires dans les tombes thébaines M. Wegner, *Stilentwicklung der thebanischen Beamtengräber*, dans MDIAK IV, 1933, pp. 58-64.

plieront à mesure que s'étendront les conquêtes des pharaons. Les scènes de bataille et de siège, de même que les défilés de tributaires et de captifs fourniront autant d'occasions de représenter des Asiatiques, des Nubiens et d'autres barbares dans des compositions qu'accompagneront souvent des inscriptions où les rois évoqueront leurs exploits et leurs victoires. Mais ces figurations souvent si curieuses de types exotiques ne sont caricaturales que par l'esprit que les artistes ont mis à les fixer. Là où il est question de dessins humoristiques nous songeons plutôt aux pochades que de jeunes scribes traçaient pour leur plaisir sur des tessons de poterie ou sur des éclats de calcaire et dont la majeure partie provient des environs du village des artisans de la nécropole royale de Thèbes. Dans ces dessins, tracés souvent d'une main alerte, il nous est donné de saisir sur le vif le génie spontané et inventif des scribes de la nécropole, qui étaient en même temps des artistes. Et, tout naturellement, ce sont les types caractéristiques des gens de leur entourage, les scènes amusantes de la vie courante qui attiseront surtout leur verve. Les belles publications de Mme Vandier d'Abbadie ⁶²⁾ et de Mme Brunner-Traut ⁶³⁾ donnent un excellent florilège de ces croquis qui n'ont rien de conventionnel; nous nous contenterons d'y renvoyer le lecteur et n'en traiterons pas plus longuement ici, d'autant plus qu'il ne s'agit que de documents figurés ⁶⁴⁾. Mais nous voudrions nous arrêter davantage à une catégorie de ces dessins qui nous ramène indirectement à notre propos, à savoir les ostraca illustrant de véritables histoires d'animaux, comparables à celles que nous rencontrons chez la plupart des autres peuples de l'Univers.

Les histoires d'animaux

Dans le même esprit que celui qui animait les auteurs du Roman de Renart, les anciens Egyptiens se sont ingéniés à plaisanter les travers de la nature humaine et à parodier le comportement des différentes classes de la société en transposant ceux-ci sur le plan de la vie des bêtes.

Il est possible que ces histoires d'animaux, qui se rattachent à un genre plutôt populaire, ne se soient transmises au cours des siècles les plus anciens que par la voie orale, en dehors de l'écriture ⁶⁵⁾. Leur existence est cependant attestée à

⁶²⁾ J. Vandier d'Abbadie, *Catalogue des Ostraca figurés de Deir el-Medineh* (Documents de fouilles de l'IFAO, t. II), 1936-1959 (4 fasc.).

⁶³⁾ E. Brunner-Traut, *Die altägyptischen Scherbenbilder der deutschen Museen und Sammlungen*, Wiesbaden, 1956.

⁶⁴⁾ Parmi ces dessins d'ostraca, il en est cependant qui peuvent se rattacher à des thèmes littéraires, comme l'a montré J. Capart, *Ostraca illustrant des textes littéraires*, dans CdE XVI (1941), pp. 190-195.

⁶⁵⁾ A notre connaissance, ce n'est qu'à une époque très récente que certaines histoires d'animaux et des fables ont été mises par écrit: les exemples qui nous en sont connus sont intercalés comme des hors-d'œuvre dans le papyrus démotique de Leyde contenant la légende mythologique du retour de la chatte solaire en Egypte, qu'a publié W. Spiegelberg, *Der ägyptische Mythos vom Sonnenange*, Strasbourg, 1917; cf. E. Brunner-Traut, *Altägyptische Märchen*, Düsseldorf-Cologne, 1963, pp. 126-143 et pp. 277-278.

partir du Nouvel Empire ⁶⁶), non seulement par les ostraca déjà mentionnés, mais également par des papyrus qui constituent de vrais « livres d'images » comparables à ceux que nous mettons entre les mains des enfants ⁶⁷).

L'étude comparative de ces documents a permis d'établir que, dans un grand nombre de cas, différents dessins (sur papyrus ou sur ostraca) se référaient à des thèmes identiques que les artistes s'étaient permis d'interpréter suivant leur fantaisie.

Le cas le plus fréquent est celui où des animaux, seuls ou groupés, se contentent d'imiter des gestes et des comportements humains. L'art des dessinateurs consistera alors à choisir les animaux dont les dispositions et la *physis* correspondent le mieux à l'activité humaine qu'il s'agit de parodier, de manière à rendre la transposition aussi naturelle que possible.

La parodie

L'un des acteurs les plus aptes à imiter l'homme sera évidemment le singe, qui jouera surtout le rôle de musicien et auquel on mettra entre les « mains » le luth, la harpe ou quelque autre instrument de musique ⁶⁸). Mais d'autres quadrupèdes pourront intervenir dans les scènes de concert plus largement conçues. C'est ainsi que le papyrus de Turin représentera un véritable orchestre d'animaux, où le singe flûtiste mélange ses accords avec ceux du crocodile luthiste, du lion joueur de lyre et de l'âne harpiste ⁶⁹).

La parodie s'accompagne peut-être d'un double sens plus subtil dans l'interprétation du thème bien connu de la partie de jeu de dames que nous fournit le papyrus du British Museum ⁷⁰): les partenaires sont d'une part le lion, d'autre part la gazelle. Les deux animaux sont assis l'un en face de l'autre et poussent leurs pions comme le feraient des joueurs humains. Pourquoi avoir choisi deux partenaires aussi mal assortis dans l'ordre de la nature? Ne serait-ce pas tout simplement que le dessinateur voulait parodier le thème du roi jouant aux dames avec l'une ou l'autre de ses filles, thème dont nous possédons un bel exemple à Medinet-Habou? ⁷¹).

⁶⁶) E. Brunner-Traut, *Altägyptische Tiergeschichte und Fabel*, Darmstadt, 1968, pp. 2-4, propose d'interpréter déjà certaines compositions de l'époque archaïque (figurant sur une palette à fard d'Hieraconpolis) comme des histoires d'animaux.

⁶⁷) Sur tout ce qui se rapporte à ces histoires d'animaux, voir E. Brunner-Traut, *op. cit.*; cf. S. Curto, *La satira nell'antico Egitto*, Turin, 1965 (avec un choix de belles reproductions).

⁶⁸) Voir l'article de J. Vandier d'Abbadie cité p. 2 (1).

⁶⁹) Scène reproduite par E. Brunner-Traut, *Altägyptische Tiergeschichte*, fig. 4.

⁷⁰) *Ibid.*, fig. 6.

⁷¹) N. Hölscher, *The Mortuary Temple of Ramses III*, Part II, Chicago, 1951 (COIP, IV), pl. 23. On a voulu contester la validité de ce rapprochement avec le thème royal attesté à Medinet Habou. Mais une allusion à un thème royal se présente certainement dans la scène de siège que nous citerons un peu plus loin. R. Lepsius, dans son *Auswahl der wichtigsten Urkunden*, Leipzig, 1842, pl. XXIII a donné en parallèle la scène officielle et sa caricature. Sur l'identité des jeunes filles représentées, voir J. Leclant, dans *Orientalia XXXVII* (1968), p. 113.

Peut-être les dessinateurs songeaient-ils également à un thème royal, le thème du roi victorieux, lorsqu'ils représentaient un singe debout dans un char tiré par des levriers et écrasant un groupe d'ennemis, figurés par d'autres singes plus petits.

Le thème du monde renversé

La transposition peut être rendue encore plus comique en faisant intervenir le procédé du renversement des rôles, soit en présentant l'animal qui, par nature, devrait se monter l'adversaire déclaré de son partenaire, comme son protecteur, soit en attribuant à l'animal le plus faible le rôle qui logiquement reviendrait au plus puissant.

Pour le premier cas, nous citerons l'exemple que nous fournit la représentation du troupeau d'oies que conduit un animal amateur de volaille, comme le chat, le renard ou le chacal; pour le second, la scène encore plus fréquente de la souris servie par le chat, où l'on reconnaît sans peine la parodie du thème de la grande dame faisant sa toilette ou prenant son repas.

Le papyrus de Turin comporte même une composition plus complexe, directement inspirée du thème bien connu par les bas-reliefs royaux du Nouvel Empire, de la ville ennemie assiégée par le pharaon. On y voit paradoxalement l'armée des souris conduite par une souris en char qui se lance vaillamment à l'assaut de la forteresse: celle-ci est défendue par quelques chats en détresse qui sont sur le point de se rendre. Il y a manifestement ici une recherche de paradoxe qui ajoute au comique de la situation ⁷²⁾.

Les fables

En présence de certaines de ces compositions, où l'on voit assemblés d'une manière à première vue arbitraire et incohérente des animaux aussi dissemblables, on peut même se demander si, derrière cette mise en scène déconcertante ne se cache pas un apologue ou une fable, de la même inspiration que les fables ésoptiques. C'est ce qu'avait déjà reconnu, dans un cas tout au moins, le grand égyptologue W. Spiegelberg, dans l'étude qu'il avait consacrée à un conte démotique relatant les longues démarches que le dieu Onouris-Shou, assimilé à Thot, avait dû faire auprès de la déesse-chatte Tefnout pour la décider à reprendre sa place auprès de Ré après que cette irascible déesse se fût révoltée contre son père ^{72bis)}. Pour amadouer la déesse, Thot se met à lui raconter différentes fables auxquelles nous nous référerons plus haut. Parmi ces fables, il en est une qui a comme protagonistes

⁷²⁾ S. Morenz, *Ägyptische Tierkriege und die Batrachomyomachie*, dans *Festschrift Bernhard Schweitzer*, Stuttgart, 1954, pp. 87-94; E. Brunner-Traut, *Der Katzenmäusekrieg im alten und neuen Orient*, dans *ZDMG CIV* (1954), pp. 347-351.

^{72bis)} W. Spiegelberg, *Der ägyptische Mythos vom Sonnenauge*, Strasbourg, 1917; cfr E. Brunner Traut, dans *Saeculum X*, p. 153 sq.

le vautour femelle et la chatte. Ces deux animaux voulant protéger leur jeune progéniture contre les entreprises de leur partenaire, concluent un pacte de non-agression, que l'oiseau rapace ne peut s'empêcher de violer à la première occasion. Spiegelberg prouve sans peine qu'un ostracon de Berlin, pouvant dater de l'époque ramesside, servait d'illustration à cette fable. On y voit en effet, au-dessus d'une chatte en conversation avec un singe, un nid rempli d'œufs que couve un oiseau où l'on pourrait reconnaître le vautour de notre récit ⁷³). Bien que la figuration n'évoque qu'un des épisodes de la fable, elle montre que le thème en existait déjà à l'époque où l'ostracon a été dessiné.

Un rapprochement tout aussi ingénieux a été proposé par Mme. J. Vandier d'Abbadie pour un ostracon ramesside où apparaît un bouquetin qui danse au son de la flûte dont joue Maître renard (fig. 2). Dans son commentaire elle émet l'hypothèse que ce petit tableau serait l'illustration d'une fable égyptienne d'où serait dérivée la fable ésopique du loup et de la chèvre ⁷⁴).

Un exemple comme celui-ci tendrait à prouver que les fabulistes grecs ont puisé parfois leur matière au très vieux fonds oriental d'histoires d'animaux. Mais de plus il viendrait à l'appui de la théorie d'après laquelle une grande partie des sujets traités si librement par les artistes auxquels nous devons les ostraca figurés s'inspiraient de récits et de fables d'animaux faisant partie d'une très vieille tradition folklorique.

Un papyrus du Nouvel Empire nous a conservé une partie de l'apologue des membres et de l'estomac que nous retrouvons également dans le trésor folklorique d'autres peuples méditerranéens ⁷⁵). Qui sait si un jour on ne mettra pas la main sur un recueil d'histoires d'animaux qui nous donnera la clef des amusantes compositions dont nous avons signalé l'intérêt ?

⁷³) L'ostracon 21443 de Berlin est étudié par E. Brunner-Traut, dans *Die altägyptischen Scherbenbilder*, pp. 91-92 (pl. liminaire et fig. 92).

⁷⁴) J. Vandier d'Abbadie, *Catalogue des Ostraca figurés de Deir el-Medineh*, 3e fasc., Le Caire, 1946, p. 75 (commentaire de l'ostracon 2294); cfr J. Capart, *Les Fables d'animaux*, dans CdE XIV (1939), pp. 340-341.

⁷⁵) G. Maspero. *Etudes égyptiennes*. Paris. 1879. t. I. pp. 260-264; dernière traduction dans E. Brunner-Traut. *Altägyptische Märchen*. Dusseldorf. 1963, p. 126 (commentaires pp. 278-279).

CONCLUSION

Les exemples que nous avons rassemblés ici, et qui pourraient être multipliés, suffiront à prouver que les Egyptiens étaient doués, au même degré que les autres peuples de l'Antiquité, du sens de l'humour et qu'ils en ont fait montre non seulement dans leur littérature mais jusque dans leur art funéraire. Dans les tableaux des tombes aussi bien que dans les contes et les écrits scolaires, nous avons pu relever des traits savoureux, qui exprimaient toutes les nuances de la plaisanterie, depuis l'humour jovial et malicieux, où se reflète une vision optimiste de la vie, jusqu'à l'humour mordant et même amer, que déclenche chez l'homme de petite condition le spectacle des inégalités sociales.

Et cependant, pour autant que nous puissions en juger par les documents conservés, la plaisanterie restera presque toujours dans de justes limites. Si l'Egyptien aime de ridiculiser certains travers physiques ou moraux, s'il s'en prend même parfois au monde divin, s'il se complait à l'occasion dans des récits un peu lestes et ne recule pas devant des plaisanteries qui ne sont plus à notre goût, il ne tombera jamais dans la licence et les manifestations de son esprit caustique seront saines et de bon aloi. A peine peut-on citer des images dont le caractère facétieux brave l'honnêteté ⁷⁶). L'Egyptien devait avoir le rire facile, se contentant volontiers d'une équivoque ou d'un jeu de mots sans grand artifice; mais il était capable aussi d'apprécier un trait d'esprit amené avec habileté, et de résoudre l'énigme d'une allusion ou d'un sous-entendu ⁷⁷).

Il est probable, en effet, que les textes égyptiens recèlent encore bien des traits d'esprit ou des allusions dont la finesse nous échappe totalement, même quand leur sens littéral nous en paraît intelligible. L'humour s'explique par des modes de vie et par des connexions subtiles que ne peuvent pleinement saisir que le contemporains. Pour une plaisanterie que nous croyons comprendre, combien n'y en a-t-il pas dont le sel s'est définitivement affadi ?

Le sens de l'humour a dû être commun à toutes les classes de la société, se mani-

⁷⁶) Nous songeons au fameux papyrus de Turin qui évoque les aventures d'un débauché avec une femme galante. Les scènes sont d'une telle audace que jusqu'ici personne n'a osé publier ce singulier document. Notons que le même papyrus porte également la série d'histoires d'animaux dont il a été question. Voir A. Hermann, *Altägyptische Liebespoesie*, Wiesbaden, 1959, p. 123.

⁷⁷) Cette subtilité d'esprit se fait aussi jour dans l'emploi du genre d'écriture dite « énigmatique », dans la composition de monogrammes et d'acrostiches, attestés depuis l'époque d'Aménophis IV (tombe de Khérouef, voir J. Leclant, dans *Orientalia XXXVII* (1968), p. 112). Sur les acrostiches, voir J. Clère, *CdE XIII* (1938), pp. 35-58 et, en dernier lieu J. Zandee, *An Ancient Egyptian Cross-word Puzzle*, Leiden, 1966.

festant sous une forme plus raffinée dans les milieux de scribes lettrés, qui aimaient émailler leurs enseignements et leurs épîtres de traits spirituels, mais apparaissant également, sur un ton plus simple et plus familier chez les gens du peuple, pour qui les bonnes réparties et les plaisantes histoires devaient servir de dérivatif à la dureté de leur sort.

Ne serions-nous même pas en droit d'affirmer que pour l'Égyptien le sens de l'humour servait de complément au bon sens, cette faculté de l'esprit qui réduit les choses à leurs justes proportions et qui est, en somme, un des fondements de la Sagesse ?

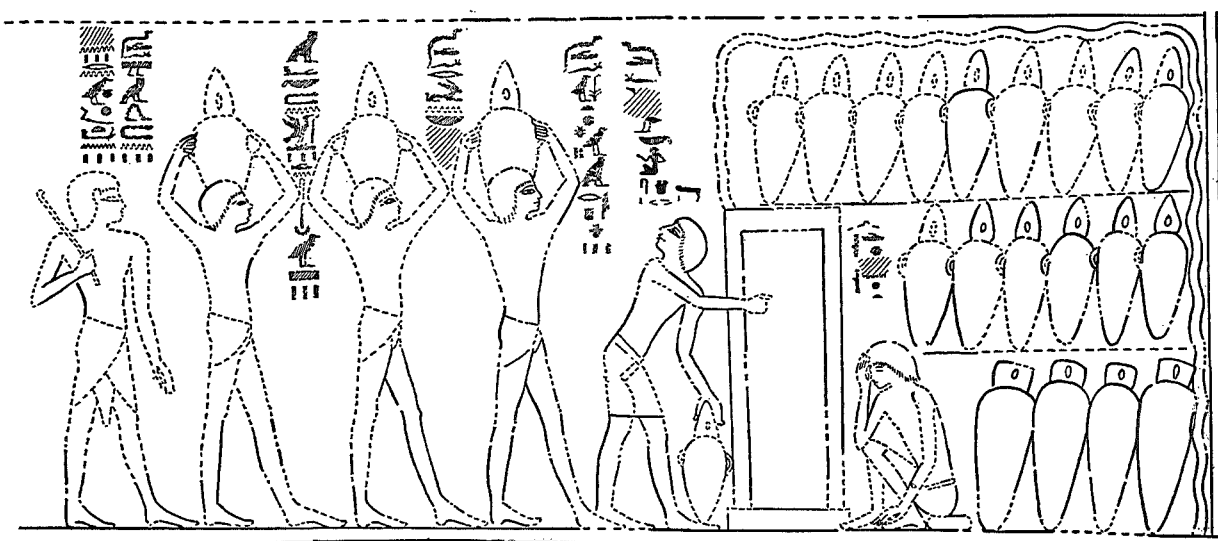


Fig. 1. Le magasinier endormi (tombe d'Antef) Sève Söderbergh, Private Tombs at Thebes.



Fig. 2. Le bouquetin danseur (ostracon de Deir el - Medineh) Emma Brunner-Traut, *Altägyptische Tiergeschichte und Fabel*.